

DE L'ENFANT DE LA RÉPUBLIQUE AU HUSSARD DE LA RÉPUBLIQUE

FRANCK CHIGNIER-RIBOULON

Parler de son parcours c'est effectuer une mise à nu, une sorte de lent effeuillage interrogatif. Cette démarche est d'autant plus inhabituelle qu'elle est à l'inverse de l'attitude quotidienne de l'enseignant face à ses élèves ; celui-ci est plutôt à la fois un comédien et un metteur en scène. Cela lui permet de transmettre du savoir, de l'intérêt... Ce rôle est d'ailleurs indissociable de la personnalité de l'enseignant puisqu'il me semble que l'on enseigne moins avec ce que l'on sait qu'avec ce qu'on est. Ce travail de transmission n'est ni aseptisé, ni déshumanisé.

La rubrique "chemin de praticien" permet de dessiner des parcours qui mettent en valeur les rencontres, les choix, le vécu, les influences... autant d'éléments qui ont pu être déterminants dans une pratique d'enseignement. Nombre de praticiens, les nouveaux hussards de la République, sont porteurs d'une flamme qu'ils ont pour devoir de transmettre dans cette période de doute : l'inquiétude, la lassitude, la solitude, le ras-le-bol, le sentiment d'impuissance à satisfaire tout le monde, c'est-à-dire les attentes de la société, de l'institution, des parents, des élèves..., fragilisent et quelquefois éteignent ce désir d'éducation au savoir et d'échange. En ce sens, les établissements dits "sensibles" sont des lieux où cette foi est mise à mal ...ou consolidée.

DE L'ÉCOLE DE LA RÉPUBLIQUE

Je suis un enfant de l'école de la République. Cela n'est pas exceptionnel mais cela n'est pas rien de le dire aujourd'hui où le doute inspire trop souvent les enseignants, mais aussi les parents... Pourtant, il faut croire dans cette école qui permet toujours de réussir, tant en termes de promotion sociale que de satisfaction personnelle.

Le contexte de l'école de la République des années soixante et soixante-dix, mon école, était différent puisque l'économie n'excluait pas, et même si les bas salaires et la précarité étaient des réalités, ils s'accompagnaient d'une possibilité de promotion sociale beaucoup plus aisée et d'une forte demande du marché de l'emploi.

J'ai été marqué par des enseignants. Ils aimaient (au sens de l'écoute et de l'attention) leurs élèves, si j'en juge par leur attitude, et ils avaient plaisir à venir enseigner. Par leur savoir-être dans l'échange avec leur public, ils m'ont transmis un savoir-aimer. Ainsi, comment ne pas se rappeler de cet instituteur du petit village de Saint-Clément-sous-Valsonne qui m'a appris, après l'école, à jouer aux échecs et au bridge ? Comment ne pas évoquer Monsieur Bon, enseignant de Lettres aujourd'hui à la retraite, par la passion qui émanait de lui sous des dehors de dilettante ? Comment ne pas faire référence à ces ensei-

gnants, géographes ou non, qui vous transportaient à travers leurs descriptions ; c'étaient des vacances virtuelles. Ces hommes n'enseignaient pas uniquement, ils transmettaient du vivant, de la réalité palpable, du plaisir...

Le savoir-aimer ses élèves et sa discipline est une condition du savoir-transmettre. Et cette attitude est bien souvent encore présente chez nombre de collègues. Bien entendu, remonter à la surface quelques faits peut apparaître comme dénué d'intérêt, voire mièvre. Mais l'enfant de condition modeste que j'étais y trouvait valorisation et intérêt. C'était une ouverture sur le monde, un rêve sans fin raconté par des gens différents. Cela me sortait de mon quotidien même si je ne l'exprimais pas ainsi à ce moment-là. L'école, c'était la liberté, l'"oubli" des problèmes financiers de mes parents, l'"oubli" de leurs scènes de ménage trop souvent violentes, l'"oubli" de ce temps volé que je consacrais aux tâches ménagères car ma mère ne les faisait pas.

Si l'école m'a ouvert l'esprit, m'a donné envie de connaître d'autres choses, je n'étais pas un très bon élève ; j'étais un élève moyen. J'ai même redoublé mon CP à une époque où cela équivalait à ne jamais, statistiquement parlant, réussir le bac. Quand je me suis retrouvé en ville, à l'internat, j'ai aimé les bibliothèques, lieux de calme, lieux de livres. Sans argent pour d'éventuels loisirs, je passais, en classe de seconde, mes mercredis après-midi à la bibliothèque municipale de Brou à Bourg-en-Bresse. Tout était en bois et le parquet craquait, à ma grande gêne, sous chacun de mes pas. Lire, c'était partir, c'était voyager dans le temps et l'espace ; c'était également se perdre, en oubliant le lieu, la bibliothèque, et les hommes pour n'être plus qu'un dans cette ruche du savoir.

Cela m'a fait aimer la géographie. Cette science du tout, car le territoire est partout présent.

J'ai connu mes premiers élèves "difficiles" alors que j'étais surveillant d'externat dans un lycée professionnel métallurgique. Les élèves n'étaient évidemment pas tous "en difficulté" : il y avait de bonnes

sections (électrotechnique...) et d'autres où les élèves avaient rarement été volontaires (4^e technologique...), et puis en dehors de ce classement il y avait comme toujours la diversité des hommes. Les élèves étaient en grande partie ceux de la ligne 36 qui relie deux (ex) ZUP, celle de la Duchère à celle des Minguettes. Les élèves, surtout les plus jeunes, étaient très durs entre eux ; il n'était pas rare de les voir se battre pour une tranche de pain à la cantine... Pour exister, il fallait s'imposer et écouter.

LA RECHERCHE, UNE OUVERTURE SUR LE MÉTIER

Après l'agrégation, j'ai souhaité continuer mes études en préparant un DEA. L'objectif n'était plus d'obtenir un revenu mais de me faire plaisir. J'ai donc pris contact avec Yves Lacoste¹, professeur de géographie à Paris 8-Saint-Denis et directeur du Centre de Recherche et d'Analyse Géopolitique. Ce géographe a révolutionné la géographie, tout particulièrement avec son ouvrage *La géographie, ça sert, d'abord, à faire la guerre*². Pour Y. Lacoste, la géographie n'est pas uniquement une description de paysages, un lien hommes/histoire/nature mais c'est également une dynamique de territoires, où les échelles jouent un grand rôle, sur lesquels les hommes sont en rivalité voire en conflit et usent de représentations, de discours... Ces géographes ont, selon le mot de Pierre Georges, une conception très "active"³ de la géographie.

Lors de notre première rencontre, Yves Lacoste m'avait proposé de travailler sur Vaulx-en-Velin, commune sur laquelle j'enseignais à ce moment-là. J'avoue que je n'étais guère enthousiaste ; j'aurais voulu travailler sur les zones rurales ou sur l'outre-mer. Les banlieues, les quartiers difficiles c'était déjà mon quotidien depuis plusieurs années, cela n'avait rien d'exotique, de dépayçant. C'est vrai, ces enfants connaissaient des situations difficiles

1 Ce géographe est devenu une référence dans les années quatre-vingt avec la revue *Hérodote*.

2 Lacoste, Y. 1976, *La géographie, ça sert, d'abord, à faire la guerre*, Paris, Maspéro.

3 Lacoste, Y. 1998, *Vive la nation*, Paris, Fayard, p. 31.

mais elles ne me semblaient pas plus rudes que celles de certains ruraux. De surcroît, j'estimais qu'ils étaient mieux traités qu'à la campagne grâce aux multiples équipements et services publics dont ils bénéficient.

Je savais venir au collège et cela me suffisait. Je pensais faire au mieux pendant mon temps de présence mais de là à passer mes loisirs dans cette ville. En définitive, ce travail de DEA, puis de thèse, m'a ouvert sur la vie, sur l'espace. J'ai vraiment vu la ville, j'ai rencontré ses habitants, j'ai regardé l'imbrication des espaces, les enjeux de pouvoirs et de territoires ... où la République peut être "menacée", selon Pierre-André Taguieff⁴, si on n'y prend garde. En effet, mon travail de thèse, "géopolitique de l'Est lyonnais", se voulait non seulement une étude sociale, géographique... à différentes échelles de ce territoire fort connu⁵, mais il se veut également un travail de citoyen qui met en valeur un enjeu national majeur, celui de l'intégration de la population maghrébine, tout particulièrement de la jeunesse, et le développement d'un nationalisme puissant incarné par le Front national. C'est pourquoi, le citoyen/enseignant que je suis a pour tâche d'œuvrer à un défi national en réhabilitant notamment le discours sur la réussite à l'école par la responsabilisation, par le retour de la confiance, par l'espoir d'un avenir meilleur et commun.

Et je n'ai plus vu mes élèves de la même façon, d'autant plus que j'étais devenu assesseur auprès du tribunal pour enfants. Auparavant, je les aimais bien, même si parfois certains me décourageaient ou me lassaient, et je tentais de faire de mon mieux pour les aider à réussir, à émerger... Mais par la suite, je les ai davantage compris, je les ai mieux situés dans un contexte, dans un espace, dans le quartier. Et cela m'a aidé dans mes relations professeur/élèves.

Mon vécu, la modestie de mes origines, mes expériences, ma sensibilité ont bien entendu marqué ma façon d'enseigner, ma façon d'être avec les autres. Comme on enseigne ce qu'on sait avec ce qu'on est, je

tente de mettre en place des relations basées sur le faire-aimer une discipline ou tout simplement faire aimer être à l'école. Pour ce faire, il faut au préalable cadrer le cours, c'est-à-dire imposer son autorité.

PLANTER LE DÉCOR, CADRER LE GROUPE CLASSE

Le cadrage du groupe classe, en début d'année, est un travail difficile, voire ardu mais c'est une nécessité pour mettre en place, par la suite, un climat de confiance et de travail. Il s'agit de faire preuve d'autorité, et non d'autoritarisme, comme un père ou une mère avec ses enfants. En effet, la prise en compte des réalités socio-économiques, culturelles... de nos élèves/enfants, et le mal-être qui en découle, ne doivent pas nous conduire à faire du misérabilisme, comme le souligne Maurice Charrier, maire de Vaulx-en-Velin, lorsqu'il précise qu'"il faut en finir avec l'approche caritative des banlieues"⁶. C'est pourquoi aider à aimer, au moins le cours si ce n'est l'école, est un défi important. Pour ce faire, il faut tendre à restructurer ces élèves. Il est préférable, à mon sens, de parler de restructuration plutôt que de structuration puisque ces enfants sont effectivement structurés : ils ont des règles de vie, des codes de conduite... mais ceux-ci sont fréquemment basés sur le rapport de force et non pas sur le respect d'autrui et encore moins d'une hiérarchie, d'un savoir ou d'une fonction. En effet, l'égalitarisme est, de prime abord, un fait. Et nos élèves, qu'ils soient de jeunes enfants ou des adolescents, appliquent souvent les règles qui ont cours dans le quartier. Pour exister, et donc pour faire cours, il faut s'imposer et montrer sa valeur. Cette valeur c'est le savoir, bien entendu, mais c'est surtout la capacité à se faire respecter par une attitude ferme, qui doit tendre à être juste et constante. Le respect n'est pas un droit mais un état à conquérir. Bien entendu, dans ces quartiers, tous les établissements,

4 Politologue, spécialiste du Front national, de l'histoire du racisme et de l'intégration républicaine. Le terme "menacée" est repris du titre d'un de ses derniers livres, *La République menacée*, Paris, Textuel, 1996.

5 Par les événements des Minguettes en 81/83, par ceux de Vaulx-en-Velin en 1990, par l'affaire Kelkal en 1995.

6 *Libération*, 19/1/1996.

toutes les classes ne sont pas interchangeables. Certes, tous les élèves ne sont pas identiques et ne fonctionnent pas tous avec un tel schéma. A cela s'ajoutent les représentations négatives sur l'école, sur le collège, parfois surnommé "la prison". Ces représentations traduisent non seulement que l'établissement scolaire est un lieu d'oppression mais que c'est également un mal inutile, qui n'apporte rien ou que trop peu de choses. L'école comme lieu de promotion sociale n'est pas toujours crédible.

Si ces élèves sont "durs" c'est aussi en raison de l'éducation de quartier qu'ils ont reçue ; ils n'en demeurent pas moins des enfants et des adolescents plus fragiles, en moyenne, que les autres enfants et adolescents. De par leur situation, ils recherchent davantage d'attention et d'affection. Cette attention/valorisation peut être une condition de réussite.

Les objectifs sont à la fois cognitifs et éducatifs. Il faut apprendre pour progresser, et surtout apprendre un savoir-faire. Il est également nécessaire d'apprendre, ou tout simplement de mettre en application, un savoir-être qui corresponde aux normes sociales établies et reconnues. Cet apprentissage ou cette mise en application comportementale pendant le cours n'implique pas forcément que ce savoir-être sera appliqué en dehors du cours. Néanmoins, ce travail éducatif et civique peut lentement porter ses fruits s'il permet un mieux-être, une valorisation de soi.

ASSURER LA MAÎTRISE DE LA CLASSE

Si l'on a des certitudes, on n'échappe pas, fort heureusement, au doute, et le terme "maîtrise" peut avoir une connotation autoritaire. Il n'en est rien mais ponctuellement il est bon de se ressourcer, voire de se rassurer ou de se remobiliser, grâce aux écrits pratiques de chercheurs : en l'occurrence j'utilise les fiches

de travail de Jean Berbaum⁷ ou un des 34 chapitres du *Choix d'éduquer* de Meirieu⁸.

La classe et l'enseignant forment une micro-société et la salle de classe est le lieu d'expression de cette micro-société. Les règles de vie permettent à la classe de rester un lieu d'échange, de savoir et de respect d'autrui. Elles ne visent pas à opprimer l'élève mais à lui permettre de travailler dans des conditions normales car en banlieue "la réussite est un devoir"⁹. Les règles de vie organisent les relations entre les élèves et le professeur pendant les heures de cours qu'ils passent ensemble.

Tout d'abord, les règles sont contractualisées. Elles sont écrites dans le carnet de correspondance puis signées par les parents. Cette contractualisation leur donne plus de force et, surtout, les élèves peuvent ainsi aisément s'y référer.

Ensuite, les règles sont simples, donc compréhensibles par tous. Enfin, elles sont précises, c'est-à-dire qu'elles prennent en compte tous les mouvements de la vie du groupe : "les élèves restent debout à côté de leur table et attendent l'autorisation du professeur pour s'asseoir", "les élèves ne peuvent pas circuler dans la salle, seuls les objets circulent (poubelle, photocopies...)..."

Ces règles cadrent chaque moment du cours. Elles structurent les droits et devoirs de chacun. Certes, ces mesures semblent très contraignantes. Elles permettent néanmoins de structurer des élèves qui le sont peu en donnant un cadre, rigoureux il est vrai, mais où chacun se retrouve, voire se sent rassuré. Ce système permet en outre de protéger les plus faibles contre des rapports de force qui leur sont défavorables.

La mise en œuvre de ces règles réclame, au début, une grande rigueur et la mise en place de sanctions.

La sanction n'est pas une fin en soi, elle répond à un manquement aux règles, comme le dit P. Meirieu : "la sanction sanctionne toujours l'écart à la norme

7 Berbaum, J. *Développer la capacité d'apprendre*. Paris : ESF, 1991, collection Pédagogies, notamment les pages 120 et sq. sur les fiches de travail.

8 Meirieu, P. *Le choix d'éduquer, éthique et pédagogie*. Paris : ESF, 1991, collection Pédagogie, 193 p., particulièrement la p. 12 sur la définition du pédagogue ou les p. 23-25 sur "ceux qui s'adonnent à la pédagogie".

9 Docteur Mokkedem, *Le Progrès*, 27/10/95. Le docteur Mokkedem, exemple de promotion sociale par l'école, est président d'une association de Saint-Fons qui milite pour le développement de la citoyenneté.

admise, l'infraction à la règle du jeu imposée"¹⁰ ; il s'agit "d'attribuer à l'autre la responsabilité de ses actes"¹¹. De plus, oublier son cahier n'a rien de comparable avec des propos outrageants tenus envers un camarade.

Dans la première situation, la règle est rappelée la ou les premières fois et le cahier est vérifié. Au pire, l'élève vient en classe pour le mettre à jour, en sus de ses heures de cours. Dans le second cas, l'élève est repris la première fois, puis sanctionné. Et encore, tout n'est pas perçu comme grossier : le mot "putain" sert souvent à introduire une phrase¹² ; là, il suffit de souligner, avec humour, que cet usage n'est pas reconnu. Dans l'éventualité d'une sanction plus grave, l'investissement de l'enseignant est important. Dans une conception d'échange professeur/élèves les sanctions demeurent, si possible, en dehors de l'administration du collège pour que le professeur ne se déresponsabilise pas. De surcroît, la multiplication des heures de retenue est souvent contre-productive : l'élève n'y va plus, les heures non faites deviennent ingérables. D'aucuns pensent qu'il est préférable d'opter pour un système plus contraignant pour l'enseignant mais plus efficace à terme. Il faut également que les sanctions soient perçues par l'élève comme supérieures à la faute. Par exemple, il est durement ressenti par l'élève de sortir du cours en retard. Pour lui, cela veut dire ne plus être avec les autres, manquer la récréation, arriver après les autres au repas... Ces quelques minutes de garde valent bien des heures de retenue. Contrairement à ce qui est souvent dit, les jeunes ne recherchent pas l'autorité (qui la recherche d'ailleurs ?). Ils s'y soumettent après avoir testé le professeur. Toutefois, ce système ne serait pas humainement viable s'il n'allait pas de pair avec une attitude de respect et d'intérêt pour les élèves. De même, la mise en œuvre

d'un tel système implique un fort investissement initial de l'enseignant.

La mise en œuvre des règles de vie n'est pas aisée. Nous sommes dans un rapport de force où l'enseignant doit s'imposer. Ce travail de prise de pouvoir dure généralement plusieurs semaines, quinze jours dans la majeure partie des classes mais parfois davantage pour certaines classes (il m'est arrivé une fois d'y passer près de deux mois). C'est par le rappel quotidien, mais c'est également par la mise en pratique personnelle que cela entre, peu à peu, dans les mœurs. De surcroît, la mise en œuvre du cadre de travail (règles, sanctions...) ne se fait pas toujours sans opposition. Un élève refusant d'obéir, la demande est répétée, éventuellement plusieurs fois, jusqu'à ce que l'adolescent obtempère. Quelle que soit la valeur des arguments avancés par l'élève en cause, il n'est pas souhaitable de céder. Par la suite, quand le rapport de force est favorable à l'enseignant, des aménagements peuvent être consentis (accepter un changement de place...). Mais au début, force doit rester à la parole, aux choix de l'enseignant.

Cette mise en route du groupe classe est un travail opiniâtre, difficile et ingrat au début. Il faut donc se remobiliser de temps à autre par la lecture ou la relecture d'un article, comme celui d'Estève¹³, de passages d'un ouvrage collectif¹⁴ ou du dernier Meirieu¹⁵. Je n'approuve pas forcément tout ce qui y est dit mais cela interroge et libère quelque peu. De plus, ce sont des lectures simples et pratiques pour un non-spécialiste en sciences de l'éducation.

Céder, c'est laisser le champ libre, c'est perdre la considération des élèves et, surtout, c'est risquer d'endurer un rapport de force défavorable. Concrètement, abandonner face à l'opposition en acceptant bavardages, grossièretés, retards... ou quitter la scène

10 Meirieu, P., *op. cit.*, p. 65.

11 *Ibid*, p. 66.

12 C'est le fameux "Putain" suivi d'une virgule qui correspond, ici et ailleurs, aux phrases commençant par "Toutefois", "Néanmoins"...

13 Estève, J.-M., Le malaise des enseignants, *Revue française de pédagogie*, n° 84, juillet-août-septembre 1984, p. 45-56.

14 Notamment Ainsi change l'école, *Autrement*, 1993, série Mutations, particulièrement l'article de E. Rogovas-Chauveau et G. Chauveau, et *Construire ses savoirs, construire sa citoyenneté*, Lyon : Chronique sociale, 1996, 315 p.

15 Meirieu, P., *L'école ou la guerre civile*, Paris : Plon, 1997, 211 p.

grâce à un congé maladie, c'est perdre du pouvoir, voire le pouvoir, et se voir imposer d'autres règles de fonctionnement.

Toute cette mise en scène vise à installer les acteurs pour qu'ils puissent, ensuite, vivre la classe. L'ambiance est primordiale pour la qualité du travail ou des relations.

L'ENSEIGNEMENT, UN ACTE DE RESPECT

Le cadre de travail implique aussi une attention de l'enseignant vis-à-vis de ses élèves. Cela n'est pas toujours aisé alors je relis quelques lignes du petit livre de J.-M. Petitclerc¹⁶ ou je pense à mes enfants¹⁷. Ainsi, peu à peu se crée une entente, et même bien souvent un climat de confiance.

L'enseignant respecte l'élève et ne doit donc pas crier. Un de ses objectifs est de marquer sa différence avec la vie sociale telle qu'elle existe dans le quartier. Cela dans le but de montrer qu'il existe des comportements autres et que la réussite passe aussi par l'adoption d'un savoir-vivre accepté ailleurs. La normalité locale n'est donc pas la normalité de la nation dont ils font partie. Ainsi, élever la voix ou crier, c'est agir comme les élèves dans les multiples lieux de leur vie quotidienne (couloir, cour, quartier, foyer...). Élever la voix c'est également entrer dans le mode de fonctionnement social de nombre de ces adolescents. Cela peut s'avérer être une erreur en cas de tension ou même de conflit puisque l'adulte risque d'utiliser un code habituellement usité par ces jeunes gens lors de polémiques ou d'affrontements. Pour ne pas entrer dans un rapport de force que l'adolescent maîtrise trop bien, il est préférable de ne pas hausser le ton, tout en restant ferme. Exceptionnellement, élever soudainement la voix, en interpellant un bavard par son nom ou en réveillant un enfant assoupi, cela a un effet immédiat de par la rareté de l'action. Il est vrai que cela

n'est pas toujours aisé et que plus d'une fois on tente de se convaincre, de prendre sur soi, pour garder son calme... en espérant que le succès de l'opération est au bout du litige.

Enfin, parler sur un ton modéré c'est aussi leur apprendre à être citoyen en leur montrant que l'on peut s'exprimer et se faire entendre dans le calme. Et, surtout, cela permet de montrer qu'on les écoute, qu'on les respecte, nombre de ces adolescents estimant qu'on ne leur accorde pas assez d'attention.

Enseigner le civisme, c'est en faire la démonstration par son attitude quotidienne. Faire adopter des règles par autrui, car on les estime bonnes, ne peut que s'accompagner d'une application stricte des mêmes règles par l'enseignant lui-même. Ainsi, chaque instant de la vie de la classe s'accompagne d'une formule de politesse : accueillir les élèves par un "bonjour" et les quitter par un "au revoir", s'adresser à eux par un "s'il te plaît" puis les remercier... Cette courtoisie, si elle n'est pas uniquement formelle, est un élément de valorisation et d'attention. Ici, ce type de pratiques est même beaucoup plus important qu'ailleurs car il fait souvent défaut et, de surcroît, ce besoin de respect est encore plus fort qu'en d'autres lieux. Il n'empêche que les difficultés inhérentes à l'enseignement dans cette catégorie d'établissements scolaires conduisent quelquefois à oublier ces pratiques sociales ou à les juger inutiles face à un tel public. Mais la persévérance, par la répétition de telles actions, marque les adolescents...

Ce travail d'accompagnement au savoir et au civisme intègre d'autres actions. Ces élèves ont besoin d'être certains qu'ils sont traités comme tous les élèves. Ils reçoivent même davantage d'attention et ont besoin de ce supplément car ils ne viennent pas uniquement chercher du savoir, du savoir-faire mais de la considération, de l'intérêt pour sentir qu'ils existent ici aussi¹⁸... C'est pourquoi, le cadre scolaire, le cadre du programme sont périodiquement rappelés : "le programme doit être achevé", "le cursus du collège préparé à passer le brevet ; chaque année est donc

16 Petitclerc, J.-M., *Respecter l'enfant, réflexion sur les droits de l'enfant*. Mulhouse : Salvator, 1989. 127 p.

17 Et inversement quand je suis chez moi.

18 C'est-à-dire tout autant que dans leur quartier.

importante dans cette préparation à long terme”, “les notes se méritent”...

L'enseignant est comédien ou plutôt metteur en scène. Or, si le spectacle est ennuyeux ou inintéressant l'application des règles sera malaisée ou ressentie comme une contrainte insupportable.

Les consignes préconisées par l'Inspection suffisent : une leçon correspondant à un chapitre par heure, deux à quatre documents par heure au maximum, établissement d'un résumé (pour les 6^e et 5^e) à la fin du cours ou après chaque document. Pour l'enseignant, la préparation tient en quelques lignes mais aura nécessité de longs moments de réflexion. Les élèves sont mobilisés par le professeur qui obtient ainsi une participation orale. Chaque idée, chaque phrase proposée par un élève est reprise et complétée par les autres. Chacun intervient après y avoir été autorisé. Les élèves de sixième et cinquième élaborent le résumé à la fin de l'étude du document ou à la fin de l'heure en proposant des phrases, parfois corrigées par leurs camarades. Ces phrases sont écrites au tableau pour les classes très faibles, mais la plupart du temps elles sont répétées par l'élève à l'origine de la phrase pour ses camarades. Il répète sa phrase dans le calme et les élèves qui ont mal compris ou qui n'ont

pas eu le temps de copier la phrase lui demandent, poliment, de réénoncer sa phrase. Ce fonctionnement permet d'habituer les élèves à participer, à utiliser des formules de politesse, à s'écouter... Dans l'idéal, l'heure de cours passe rapidement pour le plus grand étonnement des élèves.

La réussite scolaire, au sens de promotion sociale, n'est pas forcément au bout. Mais la réussite c'est également l'intégration sociale, trouver un emploi ou tout simplement se sentir bien en cours. Être un husard de la République, c'est croire en soi et dans la République pour pouvoir croire dans les capacités des élèves.

Le plaisir de l'élève passe d'abord par le plaisir de l'enseignant ; il est donc fondamental qu'il se sente bien dans son travail et qu'il vienne au travail sinon heureux du moins sans réticence. Et il n'est pas rare d'avoir du plaisir à retrouver des élèves souriants, heureux de vous voir.

Franck CHIGNIER-RIBOULON

*Enseignant associé
Chargé de Recherches
Centre National de la Recherche Scientifique
Lyon - U.M.R. 5600
Environnement-Ville-Société*

